

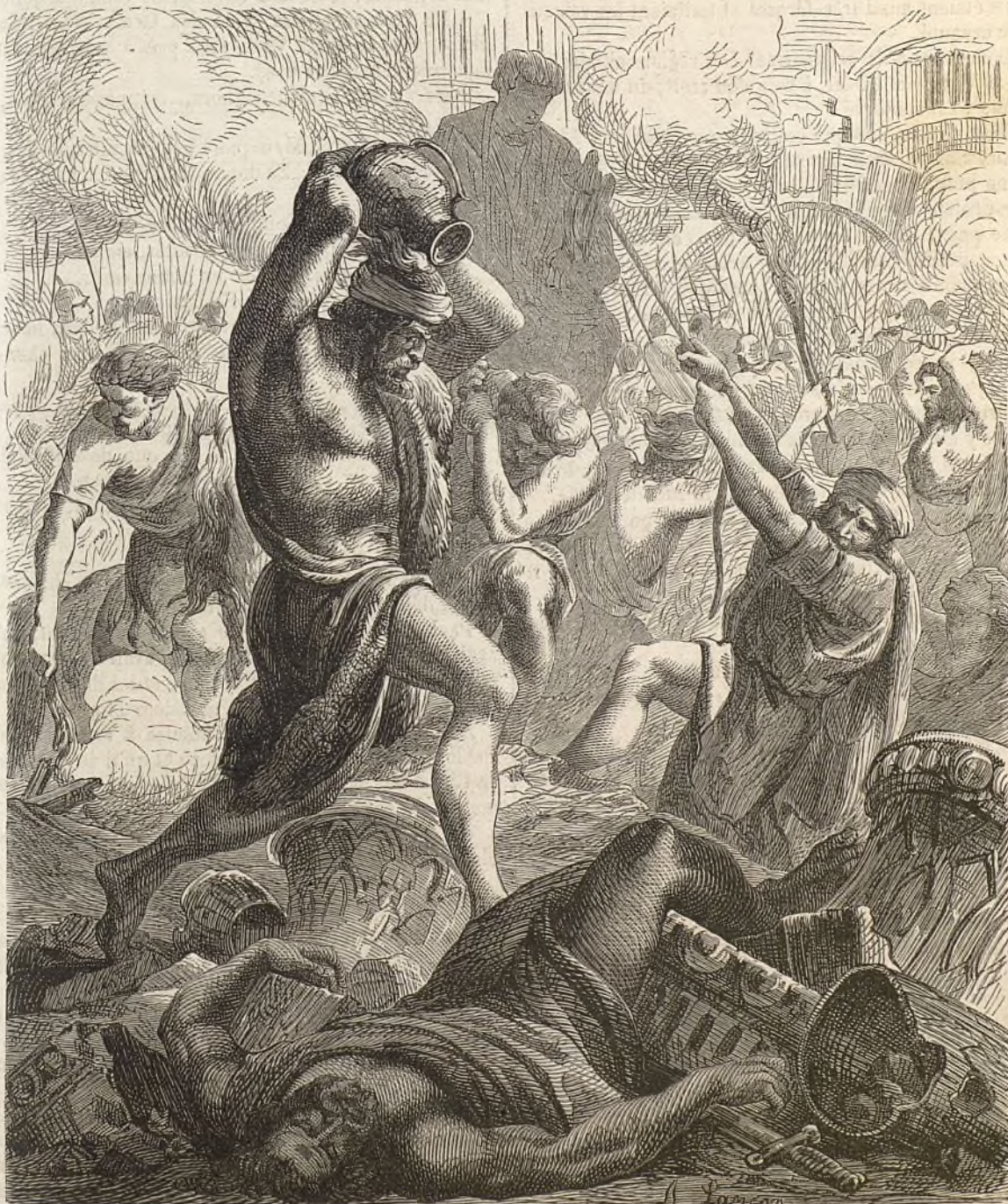
LA

# SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAMURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les Vandales.  
Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Les Vandales. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*); Fleurette (*suite*). — VARIÉTÉS : Basilique de Saint-Marc.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## LES VANDALES.

Parmi les nations barbares qui envahirent et détruisirent l'empire romain, une des plus tristement célèbres est celle des Vandales.

Les Vandales détruisaient pour le plaisir de détruire; anéantir, par le fer et par le feu, les monuments de la civilisation, était leur occupation favorite.

La gravure ci-jointe représente un de leurs actes de destruction insensée.

Ils étaient aussi très-féroces et traitaient les vaincus avec cruauté.

D'où étaient-ils originaires? Des régions situées entre la Vistule et l'Oder, à ce qu'on croit; du moins leur nom s'y est conservé.

C'est en l'an 406 que ces barbares, unis aux Alains et aux Suèves, franchirent le Rhin avec la résolution de ne plus le repasser. Ils se répandirent comme un torrent dans toute la Gaule; mais, heureusement pour notre pays, ils ne s'y fixèrent pas, et, après l'avoir ravagé pendant trois ans et y avoir laissé partout d'épouvantables traces de leur passage, ils traversèrent les Pyrénées et s'emparèrent de l'Espagne.

Bientôt, abandonnant l'Espagne aux Alains et aux Suèves, ils passèrent en Afrique et conquièrent tous les pays qu'on appelle aujourd'hui empire de Maroc, Algérie, régence de Tunis et de Tripoli.

Ils s'y établirent, sous la conduite de Genseric, leur roi; ce qui ne les empêcha pas d'étendre encore leurs dévastations sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Un jour, la flotte était prête dans le port de Carthage, devenue la capitale de ce royaume barbare, et Genseric, en s'embarquant, ne savait pas encore où il voulait aller. Son pilote le lui demanda.

« Mène-moi, lui dit-il, chez les peuples que Dieu veut punir. »

Il se dirigea vers l'Italie et prit Rome, qu'il pillait pendant quatorze jours consécutifs; puis il retourna à Carthage, emportant des trésors immenses.

Ce roi féroce régna cinquante ans. Après lui, l'empire des Vandales en Afrique fut détruit par le célèbre Bélisaire, général des armées de l'empereur d'Orient Justinien, et les Vandales disparurent de la scène du monde.

Leur nom est resté dans notre langue; on l'applique aux destructeurs stupides et aux ennemis des lumières et des beaux-arts; on en a aussi formé le mot de *vandalisme*.

L. D'ALTEMONT.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## FRANÇOIS LE BOSSU.

Grand embarras de Paolo.

Pendant que Mina faisait ses paquets et se promettait de se venger de Christine en disant d'elle tout le mal possible, Paolo continuait et achevait la leçon de Chris-

tine; il fut enchanté de l'intelligence et de la bonne volonté de son élève qui, dès la première leçon, apprit ses chiffres, ses notes de musique, quelques mots italiens et commença à former des *a*, des *o*, des *u*, etc. Quand Mme des Ormes entra au salon, elle la trouva rangeant avec Paolo ses livres et ses cahiers.

« Ah! vous voilà! mon cher monsieur Paolo! Je viens vous demander de me rendre un service.

— Tout ce que voudra la signora, répondit Paolo en s'inclinant.

— Je viens de renvoyer Mina que mon mari a prise en grippe; je ne sais que faire de Christine. Aurez-vous la bonté de venir passer vos journées chez moi pour la garder et lui donner des leçons? »

Paolo, étonné de cette proposition inattendue et dont lui-même devinait le ridicule, resta quelques instants sans répondre, la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

« Eh bien, continua Mme des Ormes avec impatience, vous hésitez? Vous étiez prêt à exécuter toutes mes volontés, disiez-vous.

PAOLO. Certainement, signora, ... sans aucun doute, ... mais... mais...

MME DES ORMES. Mais quoi? Voyons, dites. Parlez...

PAOLO. Signora.... Je donne des leçons.... à M. François....

MME DES ORMES. Combien gagnez-vous?

PAOLO. Cinquante francs par mois, signora.

MME DES ORMES. Je vous en donne cent....

PAOLO. Mais, le pauvre François....

MME DES ORMES. Eh bien! vous aurez deux heures de congé par jour; vous emmènerez Christine chez le petit de Nancé.

PAOLO. Mais... signora; je demeure bien loin.... M. de Nancé est loin.... pour revenir, c'est loin.

MME DES ORMES. Mon Dieu! que de difficultés! Vous logerez ici.... Voulez-vous, oui ou non. »

Christine le regarda d'un air si suppliant, qu'il répondit presque malgré lui :

« Ze veux, signora, ze veux, mais....

— C'est bien, je vais faire préparer votre chambre. Venez déjeuner. Viens, Christine. »

Paolo, suivi abasourdi de son consentement, qu'il avait donné par surprise. Christine avait l'air radieux; elle lui serra la main à la dérobée et lui dit tout bas : « Merci, mon bon, mon cher monsieur Paolo. »

A table, Mme des Ormes annonça à son mari que Paolo allait demeurer au château et qu'il se chargeait de Christine. M. des Ormes eut l'air surpris et mécontent, et dit seulement :

« C'est impossible! Caroline, vous abusez de la complaisance de M. Paolo.

MME DES ORMES. Mais non; je lui donne cent francs par mois. »

Paolo devint fort rouge; le mécontentement de M. des Ormes devint plus visible; il allait parler lorsque Mme des Ormes s'écria avec humeur :

« De grâce, mon cher, pas d'objection. C'est fait; c'est décidé. Laissez-nous déjeuner tranquillement.... Voulez-vous une côtelette ou du fricandeau, monsieur Paolo? »

PAOLO. Côtelette d'abord; fricandeau après, signora. »

Mme des Ormes le servit abondamment, lui fit donner du vin, du café, de l'eau-de-vie. Quand on eut fini de déjeuner, elle lui demanda d'emmener Christine dans le parc.



M. DES ORMES. Je vais emmener Christine; il faut bien que ce soit moi qui me charge de la promener ce matin, puisqu'il n'y a personne près d'elle. Viens, Christine.

Il emmena sa fille, la questionna sur Mina, se reprocha cent fois de n'avoir pas surveillé cette méchante bonne et d'avoir livré si longtemps la malheureuse Christine à ses mauvais traitements.

Paolo se rendit de suite chez M. de Nancé. François fut le premier à remarquer l'air effaré et l'agitation du pauvre Paolo.

FRANÇOIS. Qu'avez-vous donc, cher monsieur Paolo? Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

PAOLO. Oui.... Non.... ze ne sais pas.... ze ne sais quoi faire.

M. DE NANCÉ. Qu'y a-t-il donc? Parlez, mon pauvre Paolo. Ne puis-je vous venir en aide?

PAOLO. Voilà, signor! C'est la signora des Ormes! Ze donnais une leçon à la Christinetta; bien zentille! bien intellizente! bien bonne! Et voilà la Mama qui me dit.... qui me demande.... qui me force.... à garder la Christina, à venir dans le château, à promener, élever, soigner la Christina.... Elle chasse la Mina; c'est bien fait; la Mina! Quelle canailla! quelle Fourria!... Mais comment voulez-vous? Quoi puis-ze faire? Le papa pas content! Ah! ze le crois bien! Moi Paolo, moi homme, moi médecin, moi maître pour leçons, garder comme bonne une petite signora de huit ans! C'est impossible! Et moi comme oune bête, ze dis oui, parce que la pauvre Christinetta me regarde avec des yeux.... que ze n'ai pu résister. Et pouis me serre les mains; et pouis remercie tout bas si zoyeusement, que ze n'ai pas le couraze de dire non. Et pourtant, c'est impossible. Quoi faire, caro signor? Dites, quoi faire?

M. DE NANCÉ. Dites que vous donnez des leçons pour vivre.

PAOLO. Z'ai dit; elle me donne deux fois autant.

M. DE NANCÉ. Dites que vous m'avez promis de donner des leçons à mon fils.

PAOLO. Z'ai dit; elle me donne deux heures.

M. DE NANCÉ. Dites que vous demeurez trop loin pour revenir le soir chez vous.

PAOLO. Z'ai dit; elle me fait préparer une sambre au sâteau.

M. DE NANCÉ. Sac à papier! quelle femme! Mais qu'elle prenne une bonne.

PAOLO. Elle n'en a pas. Où trouver?

M. DE NANCÉ. Ma foi, mon cher, faites comme vous voudrez; mais c'est ridicule! Vous ne pouvez pas vous faire bonne d'enfant. N'y retournez pas; voilà la seule manière de vous en tirer.

PAOLO. Mais la pauvre Christina! Elle est seule, malheureuse. La mama n'y pense pas; le papa n'y pense pas; la poveretta ne sait rien et voudrait savoir; ne fait rien et s'ennuie; ça fait pitié; elle est si bonne, cette petite!

François n'avait encore rien dit; il écoutait, tout pensif.

FRANÇOIS. Papa, dit-il, me permettez-vous d'arranger tout cela? M. Paolo sera content, Christine aussi, et moi aussi.

M. DE NANCÉ. Toi, mon enfant? Comment pourras-tu arranger une chose impossible à arranger?

FRANÇOIS. Si vous me permettez de faire ce que j'ai dans la tête, j'arrangerai tout, papa.

M. DE NANCÉ. Cher enfant, je te permets tout ce que tu voudras, parce que je sais que tu ne feras ni ne voudras jamais quelque chose de mal. Comment vas-tu faire?

FRANÇOIS. Vous allez voir, papa. Vous savez que je suis grand, c'est-à-dire, ajouta-t-il en souriant, que j'ai douze ans et que je suis raisonnable, que je travaille sagement, que je me lève, que je m'habille seul, que je suis presque toujours avec vous.

M. DE NANCÉ. Tout cela est très-vrai, cher enfant, mais en quoi cela peut-il arranger l'affaire de Paolo!

FRANÇOIS. Vous allez voir, papa. Vous voyez d'après ce que je vous ai dit, que je n'ai plus besoin des soins de ma bonne, que j'aime de tout mon cœur, mais qu'il me faudra bien quitter un jour ou l'autre. Je demanderai à ma bonne d'entrer chez Mme des Ormes pour me donner la satisfaction de savoir Christine heureuse.

M. DE NANCÉ. Ta pensée est bonne et généreuse, mon ami; elle prouve la bonté de ton cœur; mais ta bonne ne voudra jamais se mettre au service de Mme des Ormes, qu'elle sait être capricieuse, désagréable à vivre. Elle est chez moi depuis ta naissance; elle sait que nous lui sommes fort attachés; elle t'aime comme son propre enfant; et il vaut mieux qu'elle reste encore près de toi pour bien des soins qui te sont nécessaires.

FRANÇOIS. Pour les soins dont vous parlez, papa, nous avons Bathilde, la femme de votre valet de chambre; elle fait tout de moitié avec ma bonne; elle est excellente; vous savez comme elle m'aime, et je suis sûr que ma bonne serait bien tranquille, la sachant près de moi. Voulez-vous, papa? me permettez-vous de parler à ma bonne?

M. DE NANCÉ. Fais comme tu voudras, cher enfant; mais je suis très-certain que ta bonne n'acceptera pas ta proposition.

François remercia son père et courut chercher sa bonne; il l'embrassa bien affectueusement.

« Ma bonne, dit-il, tu m'aimes bien, n'est-ce pas, et tu seras contente de me faire plaisir? »

LA BONNE. Je t'aime de tout mon cœur, mon François, et je ferai tout ce que tu me demanderas.

FRANÇOIS. Je te prévien que je vais te demander un sacrifice.

LA BONNE. Parle; dis ce que tu veux de moi.

François fit savoir à sa bonne ce que Paolo venait de lui raconter; il lui expliqua la triste position de Christine, son abandon; il dit combien Christine l'aimait, combien elle lui était attachée et dévouée, et combien il serait heureux de la savoir aimée et bien soignée. Il finit par supplier sa bonne de se présenter chez Mme des Ormes pour être bonne de Christine.

LA BONNE. C'est impossible, mon cher enfant; jamais je n'entrerai chez Mme des Ormes; je serais malheureuse chez elle et loin de toi.

FRANÇOIS. Tu ne serais pas malheureuse, puisqu'elle ne s'occupe pas du tout de Christine et que Christine est très-bonne; et puis tu serais tout près de moi.

LA BONNE. Mais je serais obligée de rester près de Christine et je ne pourrais pas te voir.

FRANÇOIS. Tu demanderas de venir ici tous les jours, et papa te fera reconduire en voiture. Je t'en prie, ma chère bonne, fais-le pour moi; ce me sera une si grande peine de savoir Christine malheureuse comme elle l'a été avec cette méchante Mina.



La bonne luttait longtemps contre le désir de François; enfin, vaincue par ses prières et par l'assurance que Bathilde resterait près de lui, elle y consentit, et elle permit à François de la faire proposer à Mme des Ormes.

François arrange l'affaire.

François courut triomphant annoncer à son père la réussite de sa négociation, et Paolo fut chargé d'aller de suite offrir à Mme des Ormes la bonne de François. Paolo, enchanté de se tirer de l'embarras où l'avait plongé la proposition étrange de Mme des Ormes, approuva vivement l'idée de François et alla en toute hâte la faire accepter par M. et Mme des Ormes. Il rencontra à la porte du parc M. des Ormes avec Christine.

« Signor! lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, hé! signor! (M. des Ormes s'arrêta.) Ze vous apporte une bonne nouvelle, une nouvelle excellente; la signorina sera très-heureuse.

— Quoi? qu'est-ce? répondit M. des Ormes avec surprise. Quelle nouvelle!

PAOLO. Z'apporte oune bonne excellente, oune bonne admirable, oune bonne comme il faut à la signorina. La signora votre épouse veut Paolo pour bonne; c'est impossible, signor; n'est-il pas vrai?

M. DES ORMES. Tout à fait impossible, mon cher monsieur Paolo. Je ne le permettrai sous aucun prétexte.

PAOLO. Bravo, signor! Ni moi non plus, malgré que z'ai dit oui. Mais voilà une bonne admirable que ze vous apporte.

M. DES ORMES. Qui donc? Où est cette merveille?

PAOLO. Qui? la donna Isabella, bonne de M. de Nancé. Où est-elle? Chez M. de Nancé son maître qui n'a plus besoin de la donna, puisque le petit François est avec son papa.

M. DES ORMES. C'est très-bien, mais je ne veux pas livrer la pauvre Christine à une seconde Mina et je veux savoir ce que c'est que cette Isabelle.

PAOLO. Oh! signor! Cette Isabella est un anze et la Mina est un démon. Le petit Francesco aime la Isabella comme sa mama, et la petite Christina déteste la Mina comme

oune diavolo (diable). C'est oune différence cela; pas vrai, signor? Avec la Mina, Christinetta était oune pauvre misérable; avec la Isabella, elle sera heureuse comme oune reine! Voilà, signor? Ze cours chercher la Isabella. »

Et Paolo courait déjà lorsque M. des Ormes l'appela et l'arrêta.



Mme des Ormes ferma la porte. (Page 110, col. 1.)



Qu'avez-vous donc, cher monsieur Paolo? (Page 107, col. 1.)

« Attendez, mon cher; donnez-moi donc le temps d'en parler à ma femme.

PAOLO. Pas besoin, signor. Vous verrez la Isabella, vous la prendrez et la signora votre épouse dira: « C'est bon. » Dans oune minoute, ze serai de retour. »

Cette fois, Paolo courut si bien que M. des Ormes ne put l'arrêter. Christine avait été si étonnée qu'elle n'avait rien dit.

« Connais-tu cette Isabelle que recommande Paolo, lui demanda M. des Ormes.

CHRISTINE. Non, papa; je sais seulement que François l'aime beaucoup, qu'elle est très-bonne pour lui, et qu'il était très-fâché qu'elle cherchât à se placer.

— C'est Dieu qui me l'envoie, se dit M. des Ormes; je ne peux pas faire la bonne d'enfant avec toutes mes occupations au dehors. C'est assommant d'avoir à pro-



mener une petite fille! Que Dieu me vienne en aide en me donnant cette femme dont Paolo fait un si grand éloge. Je n'en parlerai à ma femme que lorsque j'aurai terminé l'affaire. »

M. des Ormes rentra avec Christine, qui se mit à lire, à écrire, à refaire tout ce que Paolo lui avait appris le matin. Une heure après, Mme des Ormes entra au salon.

« Que fais-tu ici toute seule, Christine? »

CHRISTINE. Je repasse mes leçons de ce matin, maman.

MME DES ORMES. Ici! au salon? Tu as perdu la tête! Est-ce qu'un salon est une salle d'étude? Emporte tout ça, et va-t'en faire tes leçons ailleurs. Où as-tu pris ces livres, ces papiers? Et de la musique aussi? Tu ne comprends rien à tout cela. Reporte-les où tu les as pris.

CHRISTINE. C'est ce bon M. Paolo qui m'a tout apporté.

MME DES ORMES. Paolo? C'est différent! Je ne veux pas dépenser mon argent en choses aussi inutiles. Emporte ça dans ta chambre; ne laisse rien ici.

Christine commença à mettre les livres et les papiers en tas; la porte s'ouvrit et Paolo entra au salon suivi d'Isabelle.

« Signora, madama, dit-il en saluant à plusieurs reprises. Z'ai l'honneur de présenter la donna Isabella. »

Mme des Ormes, étonnée, salua la dame qui accompagnait Paolo, ne sachant qui elle saluait.

« C'est la donna Isabella; voilà, signora, oune lettre de M. de Nancé. »

De plus en plus surprise, Mme des Ormes ouvrit la lettre, la lut et regarda la bonne; l'air digne et modeste, doux et résolu de cette femme lui plut.

MME DES ORMES. Vous désirez entrer chez moi? D'après la lettre de M. de Nancé, je n'ai aucun renseignement à prendre; vous aviez six cents francs de gages chez M. de Nancé; je vous en donne sept cents et tout ce que vous voudrez pour que je n'entende plus parler de

rien et qu'on me laisse tranquille. Entrez chez moi tout de suite; je n'ai personne près de ma fille. Tenez, emmenez Christine avec ses livres et ses paperasses. Monsieur Paolo, vous allez lui donner sa leçon là-haut dans sa chambre.

— Et le piano, signora?

— Je ne veux pas qu'elle touche au piano du salon; faites comme vous voudrez; ayez-en un où vous pourrez, pourvu que je n'aie rien à acheter, rien à payer, et qu'on ne m'ennuie pas de leçons et de tout ce qui les concerne. Au revoir, monsieur Paolo; allez, Isabelle; va-t'en, Christine. »

Et elle disparut. Paolo tout démonté, Isabelle fort étonnée, Christine très-ahurie, quittèrent le salon; Christine succombait sous le poids des livres et des cahiers; Isabelle les lui retira des mains; Paolo les prit à son tour des mains d'Isabelle.

« Permettez, donna Isabella, c'est trop lourd pour vous. Mais.... Où faut-il les porter, signorina Christina? »

CHRISTINE. En haut, dans ma chambre. Qui est cette dame? demanda-t-elle tout bas à Paolo.

PAOLO. C'est la bonne que vous a donnée votre ami François; c'est sa bonne, donna Isabella.

CHRISTINE. C'est vous, madame Isabella, que François aime tant? il m'a bien souvent parlé de vous.... Et vous voulez bien quitter le pauvre François pour rester avec moi?

ISABELLE. Oui, mademoiselle; j'ai du chagrin de quitter mon cher petit François; j'aurais voulu rester encore l'été près de lui, mais il m'a tant suppliée de venir chez vous, que je n'ai pas pu lui résister. Je ne sais pas quand votre maman désire que j'entre tout à fait. Ne pourriez-vous pas le lui demander, mademoiselle?

CHRISTINE. Je n'ose pas; il vaut mieux que ce soit M. Paolo que maman a l'air d'aimer assez. Mon bon monsieur Paolo, voulez-vous aller demander à maman quand Mme Isabella, bonne de François, peut entrer ici?



Emporte tout ça et va-t'en. (Page 109, col. 1.)



Il m'a tant suppliée. (Page 109, col. 2.)



PAOLO. Ze veux bien, signorina; mais si votre mama est fâcée, comment ze ferai pour vous donner des leçons?

CHRISTINE. Non, non, mon bon monsieur Paolo, elle vous écoutera; allez, je vous en prie.

PAOLO. Oh! les yeux suppliants! Ze suis oune bête, ze cède touzours. Quoi faire? Obéir. »

Et Paolo se dirigea à pas lents vers l'appartement de Mme des Ormes, pendant que Christine faisait voir à sa future bonne celui qu'elle devait habiter. Il y avait deux jolies chambres, une pour la bonne, une pour Christine; Isabelle parut très-satisfaite du logement et se mit à causer avec Christine en attendant la réponse de Paolo.

Paolo avait frappé à la porte de Mme des Ormes. Entrez, avait-elle répondu.

« Ah! c'est encore vous, monsieur Paolo. Que vous faut-il? Est-ce une simple visite ou quelque chose à demander? »

PAOLO. A demander, signora. La donna Isabella demande quand elle doit entrer?

MME DES ORMES. Mais, tout de suite; qu'elle reste, puisqu'elle y est.

PAOLO. C'est impossible, signora; elle n'a rien que sa personne chez vous; tout est resté chez M. de Nancé!

MME DES ORMES. J'enverrai chercher ses effets chez M. de Nancé.

PAOLO. C'est impossible, signora; elle n'a pas dit adieu à son petit François, à M. de Nancé, à personne.

MME DES ORMES. Elle ira demain en promenant Christine.

PAOLO. Mais, signora, elle aime de tout son cœur le petit François et elle voudrait s'en aller pas si vite, tout doucement.

MME DES ORMES. Dieu, que vous m'ennuyez, mon cher Paolo! Qu'elle fasse comme elle voudra, qu'elle vienne quand elle pourra, mais qu'on me laisse tranquille, qu'on ne m'ennuie pas de ces bonnes, de Christine, de François. Que je suis malheureuse d'avoir tout à faire dans cette maison!

PAOLO. Mais, signora, la petite Christina est votre cère fille; faut bien que vous fassiez comme toutes les mama.

MME DES ORMES. Allez-vous me faire de la morale, mon cher Paolo? Je suis fatiguée, éreintée; j'ai mille choses à faire; je dois dîner demain chez Mme de Guibert; il est quatre heures, et je n'ai rien de prêt, ni robe, ni coiffure. Jamais je n'aurai le temps avec toutes ces sottises. — Faites pour le mieux, mon cher Paolo; arrangez tout ça comme vous aimerez mieux, mais, de grâce, laissez-moi tranquille. »

Mme des Ormes repoussa légèrement Paolo, ferma la porte et sonna sa femme de chambre pour se faire apporter ses robes blanches, roses, bleues, lilas, vertes, grises, violettes, unies, rayées, quadrillées, mouche-lées, etc., afin de choisir et arranger celle du lendemain.

Paolo remonta chez Christine, raconta à sa manière ce qui s'était passé entre lui et Mme des Ormes. Il fut décidé que Paolo donnerait à Christine sa leçon, qu'il remènerait Isabelle chez M. de Nancé et qu'elle viendrait le lendemain assez à temps pour habiller Christine qui devait aller dîner chez Mme de Guibert.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

## FLEURETTE.

A travers une croisée dont les volets étaient ouverts, et d'où venait la clarté qui l'avait guidée, elle aperçut, au coin d'un grand feu, une petite vieille dont le costume l'édit beaucoup fait rire si elle n'avait été instruite de bonne heure, par ses parents, à respecter la vieillesse, même lorsqu'elle a un aspect ridicule.

Cette femme avait une physionomie peu avenante; son grand nez touchait presque son menton; ses petits yeux brillaient comme de fins diamants à travers ses énormes lunettes; un bonnet en papillon, qui laissait voir une partie de ses cheveux blancs, et une robe à grands ramages retroussée des deux côtés, composaient son antique parure; elle tenait sur ses genoux un grand livre et paraissait fort occupée de sa lecture.

Fleurette se hasarda à frapper doucement à la porte. « Entrez, petite fille, lui cria-t-elle, la porte n'est point fermée. »

Fleurette obéit.

« Eh bien! que me voulez-vous, mon enfant? dit la vieille en regardant Fleurette à travers ses grandes lunettes, de manière à la déconcerter. »

— L'hospitalité, ma bonne mère, seulement pour cette nuit, dit timidement la pauvre petite.

— Asseyez-vous près du feu; si vous n'avez pas soupé, il y a des pommes de terre qui cuisent sous la cendre : mangez-en. Si vous avez soif, buvez de l'eau fraîche qui est dans cette cruche; si vous avez sommeil après ce repas, couchez-vous dans le lit qui est là derrière ce rideau vert. Faites tout cela, petite fille, sans le moindre bruit, car je n'aime pas à être distraite pendant ma lecture. »

Fleurette obéit en silence, et, commençant à s'habituer à cette vie errante et aventureuse, elle s'endormit le plus paisiblement du monde auprès de sa singulière hôtesse.

Le jour commençait à peine à paraître, quand la voix aigre et perçante de la vieille éveilla Fleurette.

« Allons, petite fille, hâtez-vous de vous lever, lui dit-elle; j'ai de l'ouvrage qui vous attend. »

La petite fille se leva aussitôt, à moitié endormie.

« Savez-vous filer? lui demanda son hôtesse. »

— Oui, ma bonne mère, lui répondit-elle.

— Eh bien! voici trois livres du plus beau lin du monde. J'ai commencé à le filer; prenez cette quenouille, voyez ce fil, il est aussi fin que vos cheveux; employez bien votre temps, car il faut que dès ce soir vous ayez filé tout ce lin et aussi bien que j'ai commencé de le faire. »

Fleurette, effrayée d'une si forte tâche, voulut lui représenter que ce qu'elle exigeait était impossible; mais la vieille, lui imposant silence, lui dit :

« Apprenez, petite fille, que je suis accoutumée à voir exécuter mes ordres sans réplique, et sachez qu'on n'a jamais résisté impunément à la fée Rancune. »

Elle sortit en disant ces mots et ferma sa porte à double tour. Au lieu de se mettre avec ardeur à l'ouvrage, Fleurette jeta sa quenouille à terre et se prit à pleurer.

« On me demande l'impossible, dit-elle; il est bien inutile que j'entreprenne cette tâche, puisque je sais fort bien que je n'en peux pas venir à bout. »

En même temps elle courut vers la porte, la poussa, la frappa de toutes ses forces à coups redoublés, mais



vainement; quoiqu'elle semblât toute vermoulue, la porte resta aussi inébranlable que si elle eût été de fer.

« Quel est mon malheur! s'écria notre petite paresseuse; me voilà prisonnière. Méchante! vilaine fée! Comment veux-tu que je t'obéisse, puisque tu m'imposes une tâche qu'on ne saurait exécuter sans être une fée comme toi? »

En parlant ainsi, elle s'impatientait, frappait son rouet du pied, cherchait partout s'il n'y aurait pas quelque moyen de s'échapper, et tentait, mais inutilement, d'ouvrir la croisée. Dans sa colère, elle allait briser la quenouille qu'elle tenait déjà sous ses pieds, lorsqu'elle se ressouvint du pouvoir de sa branche de laurier; elle allait y avoir recours, mais à peine l'eut-elle regardée qu'elle s'arrêta et poussa un cri de surprise et d'effroi; ses feuilles et ses fleurs, presque entièrement flétries, penchaient tristement autour de leur tige.

Reconnaissant sa faute, Fleurette prit au même instant le parti de la réparer; pour cela, elle ramassa sa quenouille et se mit à filer; mais quelle fut sa satisfaction, quand elle vit le rouet aller presque de lui-même, et le fil se lier et s'échapper de la quenouille avec une telle rapidité, qu'elle eut non-seulement le temps de filer ses trois lires de lin, mais encore de mettre son fil en écheveaux avant l'arrivée de la fée.

« Voyons votre ouvrage? dit en arrivant la fée Rancune du ton le plus impérieux.

— C'est bien, fort bien, dit-elle après avoir par trois fois essuyé ses lunettes, ne pouvant en croire ses yeux; puisque vous êtes si habile, ma petite, ajouta-t-elle en ricanant, je vous donnerai demain une tâche plus amusante, mais beaucoup plus longue. »

## V

Le jour ne brillait pas encore lorsque la diligente fée fit lever Fleurette. Elle lui commanda de la suivre, et, après avoir marché longtemps, elles arrivèrent au pied d'une montagne.

L'aspect de cette montagne et le délicieux parfum qui s'en exhalait charmèrent l'enfant. Elle était entièrement couverte de violettes depuis sa base jusqu'à son sommet. Ce tapis, de la couleur la plus douce, reposait agréablement sa vue, quand la fée lui dit :

« Je te donne pour tâche de cueillir toutes les fleurs de cette montagne; voici deux cents corbeilles; si elles ne suffisent pas, je t'en donnerai d'autres. »

Après ces mots, la fée s'éloigna, et Fleurette, honteuse des fautes qu'elle avait commises la veille, au lieu de perdre son temps à murmurer, se hâta de se mettre à l'ouvrage. D'abord elle prit grand plaisir à cueillir ces violettes si belles et si parfumées; la fraîcheur du matin contribuait à lui rendre cette tâche agréable. Mais quand les feux d'un soleil ardent vinrent se joindre à la fatigue, la pauvre enfant, baignée de sueur et n'osant se plaindre, mangeait de temps en temps un morceau de pain et buvait, dans le creux de sa main, un peu d'eau fraîche pour se remettre et reprendre courage. Ce qui la consolait de tant de peine et de fatigue, c'est que sa branche de laurier, plus fraîche que jamais, semblait augmenter d'éclat et de beauté à mesure que, docile et laborieuse, elle travaillait sans se rebuter, et se contentait de la plus frugale nourriture.

Fleurette passa ainsi un mois entier, toujours occu-

pée du même ouvrage; elle croyait toucher à sa fin et elle s'en réjouissait, car elle était accablée de fatigue, lorsqu'un matin, la fée étant venue auprès d'elle pour la voir travailler, il arriva qu'un petit garçon, fils d'un enchanteur qui habitait dans le voisinage, vint sur la colline, et, en courant étourdimement, se jeta entre les jambes de la fée et la fit tomber. Rancune (elle ne s'appelait pas Rancune pour rien) battit cruellement l'enfant; puis, ayant reconnu que c'était le fils de son redoutable voisin, elle eut peur, et dit à Fleurette :

« S'il se plaint à son père, tu diras que c'est un petit menteur, et que je ne l'ai pas touché.

— Non, madame, dit résolument Fleurette, c'est moi qui serais une menteuse; je ne veux pas mentir. »

La fée eut beau menacer, Fleurette prit la résolution de la quitter sur-le-champ.

Et, regardant son laurier, voyant qu'il ne se flétrissait point, elle se sentit encouragée et se disposa à prendre la fuite. Mais, ô chagrin! ô désappointement! une haie d'épines, impénétrable, s'offre partout devant ses pas; elle se retourne et voit, au haut de la montagne, la fée Rancune riant de toutes ses forces. Piquée de se voir l'objet de son insultante gaieté, Fleurette frappe la haie de son talisman; aussitôt la haie s'ouvre et lui laisse un facile passage. Fleurette le franchit et continua de courir, sans prendre garde à la fée, qui s'agitait sur sa montagne, menaçant la fugitive d'une longue baguette qu'elle tenait à la main.

Fleurette marcha longtemps au hasard au milieu des bois, et se trouva enfin dans une campagne découverte.

Un fleuve dont les eaux, d'un bleu de saphir, coulaient majestueusement devant elle, réjouit ses yeux. Elle se hâta de diriger ses pas de ce côté; bientôt sa marche devint plus pénible; un sable mouvant couvrait tout le rivage du fleuve; les pieds de la pauvre petite s'y enfonçaient jusqu'à la cheville, et ce n'était qu'avec une peine extrême qu'elle faisait un peu de chemin. Accablée de fatigue et voyant que ce fleuve semblait s'éloigner à mesure qu'elle croyait en approcher, elle fut sur le point de revenir sur ses pas. Mais, s'apercevant que le sable s'était prolongé à perte de vue derrière elle, Fleurette se décida à poursuivre sa marche, et ce ne fut qu'après beaucoup de temps et de peine qu'elle parvint au bord de l'eau.

Elle voyait sur l'autre rive de vertes prairies émaillées de fleurs, des arbres d'une extrême beauté tout chargés de fruits; mais, pour y parvenir, il fallait traverser le fleuve.

Pendant qu'elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait faire pour se tirer du mauvais pas où elle s'était engagée, elle aperçut, fendant vivement l'eau, le plus joli batelet qu'on eût jamais vu.

Il était de nacre de perle; une dame d'une grande beauté y était assise, et maniait avec adresse et légèreté de jolies rames qui brillaient au soleil comme de l'or. La belle dame, qui semblait se jouer avec les flots, apercevant Fleurette qui s'approchait le plus qu'elle pouvait du bord et lui tendait les bras, s'approcha à son tour du rivage.

« Veux-tu quelque chose de moi, ma petite fille? lui dit-elle.

— Ah! madame, lui répondit Fleurette, que je vous aie d'obligation si vous vouliez avoir la bonté de me recevoir dans votre bateau pour gagner l'autre rive!



— Bien volontiers, mon enfant; mais j'aime extrêmement le laurier-rose, il n'y en a point dans ce pays; donne-moi donc cette branche fleurie que tu tiens à la main.

— Demandez-moi toute autre chose, madame, car, pour ce laurier, il m'est impossible de vous le donner.

— Petite sotte, dit la dame en s'éloignant, traverse donc le fleuve à pied. »

Fleurette, désolée, vit bien qu'il était temps d'avoir recours à son bouquet; elle le secoua sur le fleuve, aussitôt une fleur s'en détacha, et elle la vit, avec autant de surprise que de plaisir, s'élever, s'agrandir, changer de forme, et, quoiqu'elle conservât sa belle couleur de rose et qu'elle fût aussi douce au toucher, elle avait acquis la solidité du bois le plus dur et la

forme d'une jolie nacelle; Fleurette y monta et s'y plaça sans crainte; la fleur s'agita, glissa rapidement sur l'eau, et, en moins de cinq minutes, notre héroïne eut traversé le fleuve sous les yeux de la dame, qui exhalait sa colère en injures et en menaces impuissantes.

Mme BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### BASILIQUE DE SAINT-MARC.

La fameuse église de Saint-Marc, à Venise, est un modèle précieux d'architecture byzantine, c'est-à-dire



Intérieur de Saint-Marc, à Venise.

d'un genre spécial développé à Constantinople sous les empereurs, et où la coupole forme la base des combinaisons architecturales. On peut dire que l'église de Sainte-Sophie à Constantinople est le type idéal d'après lequel les architectes de Saint-Marc ont conçu leur plan. Seulement, ne pouvant reproduire sa coupole immense, ils ont fait cinq coupoles, la plus grande au centre (quarante-deux pieds de diamètre), quatre autres plus petites sur les quatre branches de la croix, copies réduites de celle de Constantinople; c'est-à-dire que chacune est exhaussée sur quatre piliers et quatre grands arcs, auxquels elle se rattache par des pendentifs, et enfin un cordon de petites fenêtres l'éclaire à sa base et semble l'isoler de ses supports.

La basilique de Saint-Marc est enrichie d'une profusion de beaux marbres orientaux, de sculptures, de bronzes, de dorures et de mosaïques exécutées depuis le dixième jusqu'au dix-huitième siècle. Et cependant, malgré la prodigieuse richesse de ces matériaux, elle conserve un caractère austère et éminemment religieux.

On y compte cinq cents colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine, enlevés à la Grèce et à Constantinople, et dont le bizarre assemblage fait de ce temple un monument unique et original. Les côtés extérieurs, la façade, les murs inférieurs, les voûtes, les plafonds et le pavé sont incrustés de ces riches matériaux.

FRÉDÉRIC BERNARD.